

Le Camp Soaco, un véritable refuge pour bandits



Le canal en construction où les passants sont souvent agressés à une certaine heure de la nuit.



Le camp Soaco, de jour, ne paie pas de mine.

SNN
Libreville/Gabon

SITUÉ en face de la mairie de Nzeng-Ayong, le lieu-dit "Camp Soaco" est un couloir comprenant un alignement de bars qu'abritent des bâtiments construits à l'aide de matériaux de récupération, de part et d'autre de la voie. Selon les riverains, c'est un endroit à plusieurs visages. Le

Camp Souaco fait surtout parler de lui comme étant le foyer de l'insécurité dans le quartier. "Le couloir de la mort", comme l'appellent certains, est réputé pour semer la crainte et la terreur chez les populations. Lesquelles ne savent plus à quel saint se vouer, à cause du caractère que prend chaque jour l'insécurité dans leur coin. A la nuit tombée, le vice prend le dessus au "Camp Souaco". On y trouve, entre

autres, des jeunes filles droguées se déhanchant librement en tenue d'Eve. Stupéfiants et boissons alcoolisées sont servis à foison dans le coin. Un cocktail explosif. Car, lorsque ces jeunes sortent de là après avoir consommé ces produits, des innocents paient parfois un lourd tribut, devant faire face aux actes de braquages et autres agressions. A Nzeng-Ayong, certains militent même pour la

destruction de ce refuge pour délinquants : « La zone des bars, au niveau de la mairie de Nzeng-Ayong, ah non!! C'est un vrai nid de bandits. Le camp Soaco les attire... Vraiment, on ne sait pas comment mettre un terme à ce qui s'y passe !...). Tout ce que nous pouvons faire, c'est lancer un cri d'alarme, afin de rappeler à l'État que ce terrain lui appartient. C'est donc à lui de trouver une solution. En un mot, après la finition du canal, il faut vraiment

raser cet endroit. Parce que nous souffrons sérieusement», s'insurge un riverain en colère. La crainte au Camp Soaco est telle que les populations ne se sentent plus en sécurité même dans leurs maisons. Là-bas, ce sont les bandits qui dicteraient désormais leurs lois. Du coup, à une certaine heure, plus personne n'ose pointer son nez vers ce canal. « C'est un fourre-tout explosif au camp Souaco. Pire encore dans la nuit. Si vous

revenez par ici, vous aurez du mal à croire vos yeux. Tous les bandits des quartiers se retrouvent là, soit avant soit après leurs opérations. Ils absorbent des drogues, consomment de l'alcool, dansent et finissent par se donner des coups de poignards. Avant, les policiers effectuaient des descentes. Mais depuis un temps, ils ne viennent plus. Et nous sommes vraiment livrés à nous-mêmes», se lamente un père de famille.

L'avis des riverains

"Nous souffrons et vivons avec la peur au ventre, de nuit comme de jour"

Propos recueillis par SNN
Libreville/Gabon

Les habitants de cette partie de Libreville s'accordent sur le fait que le banditisme a atteint des proportions inimaginables dans leur quartier, et la situation va de mal en pis, chaque jour qui passe.

Frank L. I.



"L'échangeur de Nzeng-Ayong n'est que la face visible de l'iceberg de l'insécurité à Nzeng-Ayong. Le problème s'étend jusqu'à l'entrée du collège privé Saint-Georges, au niveau de la ruelle en pavés. A cet endroit, il vaut mieux ne pas s'aventurer à partir de 2 heures du matin. Parce que ceux qui braquent ne sont souvent pas les jeunes qui habitent Nzeng-Ayong, mais plutôt des bandits revenant des quartiers comme Atsibe-Tsos, Atong-Abè ou encore Nkembo. Ceux-là viennent opérer là, parce que ce sont des zones souvent assez fréquentées. Il est plus qu'urgent de faire quelque chose. A la limite, je dirais qu'il faut amputer ces voleurs-là. En le faisant, ils ne seront plus opérationnels et feront moins de mal aux populations. Ils abusent déjà !"

Jeanne-M. Angué O.

"L'échangeur de Nzeng-Ayong est devenu plus que dangereux. J'exerce une activité commerciale à cet en-

droit, et je vois des choses tous les jours. Les bandits arrachent régulièrement aux gens leurs téléphones. Je vous assure que c'est grave. Je suis obligé de fermer ma boutique dès 18 h ou 19 h au plus tard. Parce que dépassé ces heures-là, les maîtres des lieux investissent le terrain. Ces enfants n'ont peur de rien. Je ne sais pas s'ils agissent sous l'effet des Kobo ou d'autres drogues. J'exerce mon activité ici depuis 2003, mais je n'ai encore jamais vu ce genre de choses".

Laure Koumba

"A Nzeng-Ayong, c'est trop ! Nous souffrons et vivons avec la peur au ventre, de nuit comme de jour. Surtout nous les femmes. Ceux-ci nous arrachent les sacs et téléphones, que nous soyons à bord d'un véhicule ou à pied. Nous vivons cela tous les jours. Je me rends habituellement au travail vers 6 heures du matin. A plusieurs reprises, j'ai été témoin d'actes ignobles de ces délinquants. Lorsqu'on n'est pas vigilant, on devient la victime".



Et pour conclure... Au delà de Nzeng...

I. I
Libreville/Gabon

PARTIE visible de l'iceberg, l'insécurité grandissante à Libreville n'est pas propre à Nzeng-Ayong. D'autres parties de la ville (Awendjè, Pompidou, Derrière-la-Prison,

Derrière-L'école Normale, Derrière-l'Assemblée, Kinguelé, les Akébé, les PK, Sotega...) ont aussi leur redoutable renommée. Des quartiers où l'on ne s'aventure pas n'importe comment, au risque de tomber sur une pègre. Et dans la majorité des cas, l'âge de ces mauvais garçons qui sèment la ter-

reur dans la ville ne dépasse guère les 20 ans ! D'où vient alors la faillite ? La cellule familiale ? L'Etat ? L'école ou La société ? Comment inverser la tendance ? Voilà des interrogations dont les réponses devraient aider à traiter le mal à la racine. Mais en attendant, un déploiement des unités de

police de proximité devrait tout aussi contribuer à ce que la peur puisse changer de camp et rassurer les populations vivant avec la peur d'un braquage, cambriolage et autre vol à la tire. En matière de sécurité également, la prévention peut s'avérer une arme redoutable.